

Quelques réflexions de Sabrina sur l'exercice de son métier de professeur des écoles...

Rentrée chez elle, elle lance un regard au petit roman à terre. Il fut un temps au cours duquel elle lisait des petites choses le soir ; rien de folichon mais des lectures dignes : Simenon, Christie, Giono une fois l'an. Aux élèves des grandes classes, au début de sa carrière, elle avait fait apprendre « Le Chat » de Baudelaire et s'était replongée avec émerveillement dans *Les Fleurs du mal* ; longtemps, elle avait fait pencher les plus grands de l'élémentaire sur *Les Contes rouges* du chat perché. Plus rien de cela : au fil du temps, il était devenu ardu, puis impossible de maintenir leur attention plus de cinq minutes.

Ils sont infoutus de persévérer ; ils se croient méprisés quand ils ne comprennent pas tout de suite. Leurs parents se disent offensés par une mauvaise évaluation ; ils réagissent à la manière de divas irascibles à la moindre critique de leur enfant. Au moment d'entamer une découverte, les élèves demandent à *quoi cela va servir*. Ils connaissent le prix de chaque chose. Ils sont prêts pour la violence, formés pour la concurrence, façonnés par la langue d'Internet. Ils redoutent plus que tout le racisme mais ont assimilé la loi de la jungle - ils rêvent d'être millionnaires par le sport, le cinéma, la télé-réalité, l'art conventionnel ou la start-up.

Les parents, cadres relégués dans des quartiers frôlant le périphérique, lui reprochent le manque de pédagogies alternatives. Ils n'ont à la bouche que Montessori dont ils ne connaissent que les alphabets rugueux et les images séquentielles. Heureux de se délester de leurs mioches, bambins sur-stimulés dès le stade fœtal par des procréateurs compétitifs et hargneux, ils ne manquent pas de comparer l'école à un système carcéral tout en concoctant à leurs lardons des agendas de ministre. Ces semi-éduqués, seconds couteaux de boîtes de communication ou de publicité, ne cachent pas leur mépris pour Sabrina qui a enduré le même nombre d'années d'études qu'eux ; ils la considèrent comme une nourrice que l'État met à leur disposition et entretiennent avec elle un rapport de client insatisfait.

Sabrina leur préfère les darons à l'ancienne issus de l'immigration ; eux la respectent et la voient comme la grande lettrée qu'ils croisent dans leur journée. Mais ces parents se font rares ; ils s'acclimatent, invariablement, et finissent eux aussi par considérer l'école comme un hall de gare dans lequel déposer leurs enfants. Peu importe que ces derniers en ressortent illettrés ou infoutus de narrer ce à quoi ils occupent leurs journées ; peu importe que leurs professeurs aient eu à préparer un concours difficile pour finir par expliquer la différence entre l'infinitif et le participe passé à des petits morgueux. Les quelques élèves à l'intelligence non pas stimulée, mais naturelle, sont sommés de répéter les mêmes exercices du cours primaire au brevet des collèges - seul le verbiage s'étoffe pour maquiller l'escroquerie. C'est aux professeurs qu'il incombe d'être des faiseurs de miracles ; ils sont en vacances tout l'été, après tout. Quant aux enseignants contractuels, ils partent vendre des beignets sur la plage ou faire la plonge dans les bouges moules-frites du littoral.

[Extrait de *La peau sur la table* de Marion Messina (pp. 18-20), éditions Fayard, 2023.]